start up et le rôle de la communication pour promouvoir cette jeune entreprise et le médicament dont elle accompagne les premiers développements. L'ouvrage se termine sur un chapitre très bref, concluant sur l'évolution du discours des chercheurs, dont l'objectif est de «fabriquer du consensus».

Le travail de F. Sidi-Boumedine se lit avec intérêt, et le choix du récit y contribue beaucoup, sans que l'auteur n'ait cherché à justifier cette posture et à cerner sa dimension heuristique. L'analyse de la relation entre recherche publique et privée sur les fronts pionniers de l'innovation thérapeutique n'est pas suffisamment problématisée: il eut été intéressant de se demander, si à l'image de ce que décrit Ashveen Peerbaye à propos de la génomique, le travail commun n'est pas rendu possible par des formes de coordination, d'appropriation des connaissances et si in-fine cela ne détermine pas les trajectoires des produits, à savoir l'innovation thérapeutique. La faiblesse de l'argumentation et la construction parfois relâchée du propos laissent finalement le lecteur sur sa faim, sans que l'on saisisse bien ici ce qui singularise l'industrie pharmaceutique dans le champ oh combien controversé des nanotechnologies.

Sophie Chauveau, Université de technologie de Belfort Montbéliard (FR)

Nicoud, Marilyn : **Le prince et les médecins**. Pensée et pratiques médicales à Milan (1402–1476). Roma, Ecole française de Rome, 2014. xi+804 p. Ill. (Collection de l'École française de Rome, 488). € 59.–. ISBN 9782728309559

Aux mots indiqués dans le titre de cet ouvrage il faut en ajouter un qui traverse l'ensemble de cette recherche: l'Université de Pavie. Médecins, prince et université constituent en effet un triangle indissociable, que les magnifiques fonds des Archives d'Etat de Pavie et de Milan documentent de manière exemplaire. Il est heureux que Marilyn Nicoud ait pris la peine de livrer dans deux annexes une partie importante de cette riche moisson archivistique, presque totalement ignorée et inédite. La première offre la liste des professeurs et des chaires en arts et médecine de l'Université de Pavie (1374–1500); la seconde publie 75 documents provenant des Archives de l'Etat de Milan intéressant l'activité de professeurs de médecine (Benedetto Reguardati, Giovanni Marliani, Antonio et Théodore Guaineri) ou portant sur les problèmes de santé des ducs de Milan Galeazzo Maria et Filippo Maria, et de leurs enfants. L'abondance d'une telle documentation, qui relève de la culture (inventaires de livres) et de la pratique médicales, a permis à l'auteure de reconstruire l'histoire de la médicalisation de la cour des Visconti en combinant de manière heureuse des approches très diverses, sociales, intellectuelles, professionnelles et politiques, et en proposant, par la même, un modèle d'histoire sociale de la médecine.

Marilyn Nicoud a eu raison de partir du *Studium* de Pavie (chapitre I), puisque l'université lombarde a été le lieu d'élection des futurs médecins de la cour du duc de Milan. Certes, il s'y trouvait aussi des médecins étrangers, mais ils n'ont jamais été majoritaires. Au contraire, la formation et l'activité académiques à Pavie a constitué une voie privilégiée d'accès à la cour, d'autant plus que plusieurs professeurs de médecine, tels Benedetto Reguardati – qui occupe à juste titre une place de choix dans cet ouvrage – jouissaient d'une réputation au-delà des frontières de l'État. Les ouvrages

des maîtres de Pavie (chapitres II) ont du reste bénéficié d'une diffusion certaine même après leur mort, et aussi à l'époque de l'imprimerie (Giovanni Matteo Ferrari). Les informations disponibles sur manuscrits et imprimés appartenant aux bibliothèques privées des praticiens lombards (celles d'Antonio Guaineri et de son fils, par exemple) ou possédés par la célèbre bibliothèque des ducs de Milan, attestent une circulation intense du livre médical.

Si la circulation de ce savoir médical renvoie, aussi sur le plan symbolique, à une forte médicalisation de la cour, les écritures médicales conservées dans ces riches fonds d'archives, provenant des institutions de l'université et de la chancellerie ducale, permettent de dégager une histoire des corps de souverains fort différenciée (chapitre III). Il s'agit d'une circulation d'écritures très intense qui démontre à quel point la santé du duc et de sa famille est l'objet d'attentions, d'observations, de surveillances, de narrations, de rumeurs, dans et hors de la cour.

Autour du *corps du prince* se presse un groupe professionnel, celui des médecins, qui s'impose par des compétences spécifiques, où le diagnostic et le pronostic se fondent dans une action thérapeutique qui relève d'une rationalité certaine. La richesse de l'ensemble documentaire que livrent les Archives des Visconti et de l'Université de Pavie contribue à fournir l'image d'un milieu particulièrement privilégié en termes de formation, de compétence et de production intellectuelle et médicale. Le va-et-vient entre université et cour se révèle fécond à plus d'un titre. Ces écritures nous montrent cependant aussi que ces praticiens de la cour visent aussi à consolider leur statut au sein de la cour, à obtenir renommée et faveurs personnelles de la part du prince. Cela est bien dû avant tout à la nature de ces sources, qui privilégient, ici comme pour d'autres cours – celle du pape, par exemple – la verticalité, à savoir la relation entre médecins et prince, plutôt que l'existence de réseaux horizontaux.

Intellectuelle et médicale, l'activité de ces praticiens de cour relève du politique notamment dans la lutte contre l'épidémie de peste (chapitre IV). Plus encore que la lèpre, la nature endémique de l'épidémie semble avoir marqué profondément l'évolution de la figure du médecin: de guérisseur, il finit par s'imposer comme un agent du pouvoir incarnant les politiques publiques, à travers des actes tels que l'isolement, l'enfermement, les pratiques de dénonciation ou bien les autorisations de circulation. Or, la nécessité de prendre des décisions a rendu la relation patient-médecin plus contraignante. Parallèlement, le prince et les autorités publiques devant s'appuyer sur les instances médicales, le médecin, malgré l'échec du cadre thérapeutique, se voit attribuer une nouvelle forme de reconnaissance publique, voire de conseiller et d'observateur avisé.

Agostino Paravicini Bagliani, Université de Lausanne (CH)